10

ÉLOGE HISTORIQUE DE P. LASSUS,

Prononcé le 9 novembre 1807,

A la séance publique de l'École de Médecine de Paris, lors du renouvellement des cours de l'année scolastique.

PAR P. SUE,

Professeur de médecine-légale, et alors président de l'Ecole.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,

RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1808.

ÉLOGE HISTORIQUE DE P. LASSUS,

Prononcé le 9 novembre 1807, à la séance publique de l'Ecole de Médecine de Paris, lors du renouvellement des cours de l'année scolastique.

MESSIEURS,

LES témoignages publics d'affection et de reconnaissance rendus à la mémoire d'un confrère qui fut cher, deviennent, pour ceux qui leur survivent, un moyen de consolation que la raison avoue, et qui porte même le caractère du devoir, quand celui, dont on déplore la perte, a bien mérité de la patrie et de l'humanité. Négliger de remplir ce devoir, ce serait s'exposer à de justes reproches d'ingratitude. Oui, Messieurs, c'est à nous, c'est à l'Ecole de Médecine à rendre un hommage public aux talens et aux vertus des membres qu'elle a le malheur de perdre : aussi s'est-elle empressée de payer ce tribut sur la tombe même de notre collègue, et au moment où la terre a reçu sa dépouille mortelle (1). Le temps

(1) L'Ecole, qui a assisté en corps et en grand costume aux obsèques de *Lassus*, a arrêté, à l'unanimité, dans son assemblée du 26 mars dernier, que les Discours prononcés par M. *Thouret*, au nom de la compagnie, et par M. *Pelletan*, au nom de l'Institut national, seraient imprimés dans le plus prochain Bulletin de

et le lieu ne permettaient pas aux orateurs de s'étendre sur les productions scientifiques de *Lassus*. Je me trouve chargé, par la place que j'occupe, de cette fonction non moins pénible que difficile à remplir. Ce qui me rassure, ce qui doublera mes efforts pour satisfaire l'Ecole et les élèves qui regrettent leur maître, c'est que l'éloge d'un savant consistant sur-tout dans l'histoire de ses ouvrages, il ne requiert, pour être écouté avec indulgence, qu'une ame honnête, et des auditeurs sensibles à l'attrait du vrai mérite et au simple récit des vertus sociales ; c'est qu'une intimité de liaison avec feu *Lassus*, une égalité de fonctions que nous avons partagées pendant plusieurs années, peuvent faire présumer que je parlerai avec plus d'assurance et de fidélité de sa personne et de ses écrits.

Pierre Lassus, professeur de pathologie externe à l'Ecole de Médecine de Paris, bibliothécaire et ancien secrétaire de l'Institut, chirurgien-consultant de Sa Majesté Impériale et Royale, était né à Paris en 1741 ; son père, qui pratiquait la chirurgie avec autant de probité que de savoir, lui donna une éducation soignée, et n'épargna aucun des secours qu'elle exigeait. Aussi les progrès de *Lassus* dans ses humanités, furent-ils rapides et constans. Il connaissait parfaitement les beautés et l'élégance des langues grecque et latine. Après avoir acquis le degré de maître-ès-arts, il se décida à courir la même carrière que son père. Mais persuadé, avec raison, que ce n'est que dans les asyles où une administration sage prodigue des secours à l'humanité pauvre et souffrante, que les jeunes chirurgiens trouvent des leçons utiles, il fréquenta assiduement l'Hôtel-Dieu. *Moreau*,

l'Ecole, comme un tribut authentique de l'estime et de l'affection qu'elle avait pour le savant et estimable Professeur qu'elle vient de perdre. (*Extr. du N.° IV du Bulletin*, 1807.)

alors chirurgien en chef de cet hôpital, fut pour lui un protecteur zélé et lui facilita l'étude de son art.

L'anatomie, aux travaux de laquelle les préjugés d'alors apportaient plus d'obstacles qu'à présent, devint la passion favorite de *Lassus*, et il l'étudia dans tous ses détails, parce qu'il savait que cette science doit être le premier guide dans l'art de guérir. Son père, qui voyait tous les jours s'accroître les progrès que faisait son fils, jugea que ses connaissances étaient suffisantes pour le faire recevoir maître en chirurgie en 1765, grade qu'il acquit avec la plus grande distinction, après avoir subi vingt-cinq examens.

Son assuidité aux séances académiques, les réflexions judicieuses qu'il se permettait quelquefois, quoique jeune, les leçons d'anatomie qu'il fit dans les premières années de sa réception, et qui furent suivies par un grand nombre d'élèves et par plusieurs médecins et chirurgiens anglais, tels furent les titres qui lui méritèrent la place de professeur démonstrateur à l'Ecole-Pratique, place temporaire que nous avons remplie ensemble pendant quatre années de suite. Quelques mois auparavant, *Lassus* fut nommé chirurgien des princesses *Victoire* et *Sophie*, filles de Louis XV. Si, d'un côté, cette nouvelle place, qui le transportait, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, l'éloignait du genre de vie qu'il avait suivi jusqu'alors, le força d'abandonner ses leçons d'anatomie : elle lui procura, d'un autre côté, plus de temps à donner aux autres sciences qu'il cultivait.

La mort de son père le laissa sans fortune; sa tendresse pour une mère respectable et qui était paralytique, sa vive amitié pour deux sœurs qui restaient avec elle (1),

(1) Une troisième sœur se fit religieuse, malgré l'opposition de ses parens. Elle seule lui a survécu. Une des deux qui vivaient avec lui a été malheureusement

le constituèrent chef de la famille. Il ne l'abandonna jamais ; en partageant alors le produit de sa place et de son travail, le frère, la mère et les sœurs vécurent ensemble dans une union parfaite que la mort seule a pu dissoudre.

Lassus se livrait à Versailles uniquement à l'etude et aux devoirs de sa place, lorsqu'un de ces évènemens qu'on peut appeler heureux ou malheureux, suivant la tournure qu'ils prennent, et suivant la manière dont on les envisage (1), lui fournit l'occasion, en conservant sa place a la cour, de se fixer à Paris, et d'y obtenir, par ses talens, de nouvelles places qui ont été l'origine du bien-être dans lequel il a passe le reste de ses jours. En effet, peu de temps après être arrivé à Paris, on lui offrit la charge de lieutenant du premier chirurgien du Roi, qu'il fallait acheter à un prix au-dessus de ses facultés. La bienfaisance des princesses vint à son secours, et lui facilita un marché qui était très-avantageux, puisqu'outre les revenus attachés à la place, elle lui procura celle de trésorier de l'Académie, avec un logement à l'École. Dans le même temps, ou peu après, il

---

tuée sur le champ par un boulon d'échafaud qui lui est tombé sur la tête. L'autre est morte dix jours après la maladie mortelle de son frère, auquel elle avait prodigué tous les soins qui dépendaient d'elle.

(1) Disons-le franchement ; et pourquoi en ferions-nous un mystère ? Ce serait fournir à la curiosité non satisfaite, les moyens d'une interprétation maligne. Chirurgien de madame Victoire, il avait coutume de la saigner, lorsque l'occasion s'en présentait. En 176.... il piqua deux fois la veine sans avoir du sang. Après que la rumeur à la cour qu'occasionna cet évènement fut appaisée, *Lamartinière* obtint des Dames de France que *Lassus* résiderait habituellement à Paris, et qu'il irait faire son service à Versailles, deux fois la semaine.

succéda à son prédécesseur, en qualité de professeur d'opérations.

Lassus remplissait toutes les fonctions attachées à ses places, avec autant de talens que de zèle; il commençait à se livrer à une pratique moins lucrative qu'honorable; il cherchait les moyens de s'y perfectionner de plus en plus, lorsque la révolution, en lui faisant perdre ses places, et en lui enlevant de puissantes protections, ne lui laissa entrevoir qu'un avenir incertain, et peut-être malheureux; ce qui le détermina, joint à son attachement pour les tantes de Louis XVI, à les suivre, lorsqu'elles se retirèrent en Italie. Mais l'ennui, le desir surtout de rentrer dans sa patrie avant le terme fixé aux émigrés, lui firent une loi de demander son congé, qu'il obtint, et il partit aussitôt: cependant quelque diligence qu'il mît dans son retour, il ne put arriver avant l'expiration du terme fatal.

Un des articles du décret de la Convention nationale contre les émigrés, portait ces mots : *Ne seront considérés comme émigrés, ceux qui auront été en pays étrangers pour la culture et le progrès des sciences.* *Lassus* sut profiter habilement de cette exception, lorsqu'on voulut l'inquiéter à son arrivée à Paris, et il eut le bonheur, (je dis le bonheur, car c'en était un alors, de se soustraire aux persécutions qu'éprouvaient de préférence le talent et le vrai mérite), il eut, dis-je, le bonheur de prouver qu'il était dans le cas de l'exception portée dans la loi. Il produisit de nombreux extraits d'ouvrages, et les preuves des travaux qui l'avaient occupé en Italie, pour connaître l'état de la chirurgie, et la comparer avec les progrès qu'elle avait faits en France, mission qu'il dit en outre lui avoir été donnée, lors de son départ, par l'Académie de Chirurgie. Lorsqu'on lui reprocha d'être parti avec les tantes du Roi, il répondit que son attachement, sa reconnaissance, lui faisaient un devoir d'acquitter envers elles une dette sacrée, en les accompagnant pour leur donner les secours

de son art. Tous ces motifs, qu'il sut faire valoir avec une persuasion qui lui était naturelle dans les affaires importantes, subjuguèrent ses juges, et le Comité de Salut Public ratifia sa réintégration dans l'ordre des citoyens Français.

Tranquille dès-lors sur son sort, *Lassus* reprit le cours de ses études favorites, satisfit son goût pour la littérature et les beaux-arts qu'il avait cultivés dès sa jeunesse, attendant avec patience ce que les évènemens, sur-tout ceux dans l'art de guérir, pourraient produire en sa faveur. Ses espérances ne furent point trompées; lorsque les Ecoles de Médecine ont été instituées, M. *Fourcroy*, l'auteur et le rédacteur des titres de leur fondation, le fit nommer dans celle de Paris professeur, pour y enseigner la médecine légale et l'histoire de la médecine; la première, qui établit et règle les rapports de notre art avec l'ordre public, qui guide souvent la marche incertaine de la justice, et dicte ses décisions; la deuxième, moins importante sans doute, mais plus minutieuse dans ses détails, plus susceptible d'une érudition recherchée, et qui fixe les époques des progrès de l'art, et celles des hommes qui l'ont le plus illustré, sur-tout dans les derniers temps.

Lorsque nous eûmes le malheur de perdre notre savant, notre estimable collègue *Chopart*, professeur de pathologie externe, *Lassus*, qui avait plus de goût pour l'enseignement de cette partie de la chirurgie, demanda et obtint de l'Ecole, avec l'aveu du Ministre de l'Intérieur, la permutation de sa chaire pour celle vacante.

Ceux qui ont fait des traités et principalement le savant *Rollin*, sur les méthodes d'étudier et d'enseigner, disent que l'instruction à donner exige d'un professeur trois qualités essentielles : la parfaite connaissance de la science qu'il enseigne, la clarté dans les expressions, et l'affection pour ses élèves. En effet, si le Professeur ne possède pas bien la matière dont il traite, au lieu d'appuyer ses documens sur les meilleurs principes, il s'éga-

rera dans de fausses explications, et enseignera l'erreur pour la vérité. S'il est obscur dans ses expressions, si elles manquent de justesse, ses élèves ou ne les comprendront pas, ou les interprèteront faussement. Si enfin il n'a pas pour eux cette affection du cœur qui le portera à ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à leur instruction, s'il ne cherche qu'à briller dans ses leçons, s'il ne s'attache qu'à mériter le titre passager de beau discoureur, il l'obtiendra sans doute, mais ce sera aux dépens de la science même qu'il doit enseigner.

Lassus a prouvé, par sa manière de professer, qu'il possédait supérieurement sa matière. Il la présentait avec méthode et clarté, et souvent dans la crainte que ses élèves ne le comprissent pas bien, il répétait, avec d'autres expressions, le même sujet qu'il venait de traiter, en sorte que l'élève le moins instruit ou le moins intelligent, ne perdait rien de ses leçons. Ajoutons qu'au mérite de bien dire il joignait une qualité qui rend toujours recommandable l'homme qui parle en public. C'était une voix pleine et des sons parfaitement articulés, vrai moyen de fixer tellement l'attention de ses auditeurs, que le plus enclin à la distraction ne trouve pas le temps de s'y livrer.

Lors de l'etablissement de l'Institut, *Lassus* fut admis dans la classe des sciences mathématiques et physiques, à la seconde élection qui eut lieu par les membres de l'Institut. Peu de temps après, il fut nommé secrétaire temporaire de cette classe. Les comptes de ses travaux qu'il a rendus, lorsqu'il occupait cette place, les analyses exactes qu'il a données des ouvrages de ses collègues, ont fait voir qu'il avait une logique sûre, nette, précise et analogue aux sujets qu'il traitait.

Quelques années après, l'Institut lui a donné une grande preuve de la confiance qu'il avait dans son érudition et dans sa grande littérature, en le choisissant pour son bibliothécaire. L'envie qui saisit toujours l'occasion de rabaisser le mérite, lors même qu'elle l'admire,

citait cette nouvelle place pour preuve du bonheur qui n'avait jamais abandonné *Lassus*; l'application eût été juste, si dans plusieurs de ses ouvrages, et sur-tout dans son *Essai sur les découvertes anatomiques des anciens et des modernes*, notre érudit collègue n'avait pas fait preuve de son aptitude à tous les genres de littérature: l'Institut, en lui accordant ses suffrages, l'a jugé ainsi.

Une dernière faveur qu'a obtenue *Lassus*, et qui fut également une récompense accordée à ses talens et à ses travaux, a été le titre de chirurgien-consultant de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Le premier ouvrage par lequel *Lassus* a signalé son entrée dans la carrière littéraire de la médecine, a été la traduction de la dissertation du docteur *Tourner*, médecin-chirurgien anglais, sur les maladies vénériennes. Cette traduction méritait d'autant plus l'accueil que le public lui a fait, qu'elle est exacte, et que l'ouvrage renferme un grand nombre d'observations curieuses et intéressantes sur une maladie peut-être alors plus commune qu'elle ne l'est maintenant (1).

En 1771, *Lassus* a publié une nouvelle méthode de traiter les fractures et les luxations, traduite de l'anglais de M. *Pott*, un volume in-12, il y a joint, 1.° des remarques particulières sur un des principes posés par ce chirurgien; 2.° le détail des procédés de MM. *Dupouy* et *Fabre*, pour la réduction des luxations; 3.° la description du nouvel instrument du chirurgien anglais, et des planches nécessaires pour l'intelligence de son application. *Lassus* a encore traduit de l'anglais le Manuel-Pratique de l'amputation des membres, par *Bernard Alanson*; mais il ne paraît pas faire grand cas de cet ouvrage. On lui doit encore, traduite de l'anglais, une observation tirée du

(1) En 1777, deux volumes in-12. La cinquième édition anglaise est de 1787.

recueil de M. *Goëls*, sur un ulcère fistuleux à l'estomac (1).

Dans ses recherches et observations sur l'hydropisie enkystée du foie, à la suite d'hydatides formées sur ce viscère (2), *Lassus* prouve théoriquement, et même par la pratique, que l'ouverture des tumeurs qui sont la suite de cette hydropisie, est toujours mortelle.

En 1773, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, proposa un prix sur les principes qui constituent la lymphe, sur le véritable organe qui la sépare, etc. *Lassus* concourut et remporta le prix double. Sa Dissertation a été imprimée en 1774. *Louis* qui l'a approuvée comme censeur, dit qu'il la juge très-digne d'être communiquée au public par la voie de l'impression.

Quelques années après, *Lassus* publia un Essai, ou *Discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et par les modernes*. Ce discours donne plus qu'il ne promet. C'est un tableau en raccourci très-bien fait, de toutes les découvertes anatomiques depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours. L'auteur a eu l'art d'en écarter les détails minutieux et inutiles qui auraient rendu son ouvrage insipide sans instruire davantage; il n'a présenté que ce que le sujet offrait d'intéressant et d'utile à savoir.

Une des singularités que nous apprend cette histoire de l'anatomie, c'est que les philosophes qui n'étaient pas médecins, c'est-à-dire, qui n'exerçaient pas la médecine, (car anciennement il y avait une grande différence entre le savoir et l'exercice de cet art), ont été les premiers qui ont étudié l'anatomie par la dissection des animaux, les opinions religieuses de leur temps ne leur permettaient pas de l'étudier sur les cadavres humains. Un fait cer-

---

(1) *Voyez* le Journal de MM. *Leroux*, *Boyer* et *Corvisart*, ventôse an 10.

(2) Même Journal, brumaire an 9.

tain, c'est que les médecins antérieurs à *Hippocrate* et *Hippocrate* lui-même, semblent avoir regardé l'anatomie plutôt comme un objet de curiosité digné d'amuser la philosophie spéculative, que comme une connaissance essentielle pour la pratique médicinale. Cela est si vrai, qu'*Hippocrate* n'a rien écrit sur l'anatomie; car si on trouve dans ses ouvrages des détails anatomiques, ce n'est que dans ceux qu'on lui a faussement attribués.

En parlant de la transfusion du sang qui n'a pu être proposée qu'après la découverte de la circulation du sang par *Harvey*, *Lassus* rapporte un exemple très-curieux de cette démence, qui heureusement ne dura pas longtemps. Tous les détails dans lesquels il entre sont aussi intéressans qu'instructifs.

La marche et les progrès de l'anatomie, dans chaque siècle, sont tracés fidèlement; les découvertes sont appréciées avec justesse, et les opinions discutées avec sagesse et discernement. C'est, en un mot, cet ouvrage qui a commencé à établir solidement la réputation de *Lassus*.

Il a consigné, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, (tome 4, p. 251), une observation sur une hernie intestinale avec étranglement. Elle prouve que, dans certaines circonstances, on aurait tort de se presser d'opérer, puisqu'on peut temporiser sans danger, et obtenir enfin la réduction des parties sorties. Il faut dire aussi, pour l'instruction publique, ce qui malheureusement n'est que trop vrai, que les trois-quarts des malades qui ont des hernies avec étranglement périssent parce qu'on pratique trop tard l'opération.

Le tome 4 du même Recueil Académique contient un mémoire de *Lassus*, sur les plaies du sinus longitudinal supérieur de la dure-mère. Dans ce mémoire il dissipe les craintes d'hémorrhagie que l'on avait eues jusqu'alors sur le danger d'ouvrir ce sinus, et il démontre l'utilité de trépaner même sur les sutures dans le cas de nécessité.

La partie médicale des Mémoires de l'Institut pour

l'an 4, contient un travail de *Lassus*, sur le prolongement morbifique de la langue, hors de la bouche. Il traite avec beaucoup d'érudition cette importante question de pathologie chirurgicale, et il rapporte plusieurs observations qu'il rapproche et combine, pour en déduire des conséquences pratiques.

Les Actes de la Société de Médecine de Bruxelles, contiennent aussi de lui une observation sur la cure de deux fistules à la trachée artère, à la suite d'une plaie transversale à la gorge, qui fut mal réunie.

En 1790, *Lassus* et *Pelletan* s'associèrent pour la rédaction d'un Journal in-8.°, intitulé : *Ephémérides pour servir à l'histoire de toutes les parties de l'art de guérir*. Voici les articles qui appartiennent à *Lassus* : 1.° observation d'une hernie inguinale extraordinaire. Un malade meurt quinze ou vingt heures après avoir été opéré; on ouvre le cadavre, on trouve que la portion gauche du colon, dont la figure est, comme on sait, à-peu-près celle d'une S romaine, se portait transversalement de gauche à droite, sur la surface des intestins, et sortait par l'anneau inguinal du côté droit, pour y former la hernie, en sorte que plus, en pratiquant le taxis, la pression était exercée dans la direction naturelle de l'anneau, pour réduire l'intestin, plus elle s'opposait à sa réduction; mais quelque chose encore de plus extraordinaire, c'est que l'anse formée par l'S du colon était, dans son trajet de gauche à droite, repliée et tortillée sur elle-même comme une corde, et que le canal était adsolument interrompu par cette torsion qui répondait à-peu-près à la ligne blanche. Dans cet endroit l'intestin avait contracté une forte adhérence avec le péritoine. *Lassus* pense que, dans un cas semblable, si l'on était assez heureux pour le reconnaître, il vaudrait beaucoup mieux inciser largement l'anneau, et même le fendre transversalement, en un mot pratiquer la gastrotomie, pour dénouer l'intestin contourné sur lui-même, et oblitéré par cette torsion, que d'abandonner, par excès de timidité, le malade à une mort certaine.

2.° Observation qui explique pourquoi, suivant les remarques de *Duverney*, dans son Traité des maladies des os, tome premier, page 324, après la guérison de la fracture d'un des os de l'avant-bras, les mouvemens de pronation et de supination n'ont plus lieu.

Deux observations intéressantes sur des tumeurs fongueuses du périoste, communiquées à la Société de Médecine de l'Ecole, ont donné lieu à deux Mémoires de *Lassus*. Il divise ces tumeurs en sanguines et non sanguines ou blanches, nommées improprement tumeurs lymphatiques. Les premières ont leur siège dans le tissu cellulaire ou dans le périoste. Il donne à celles-là le nom de loupes variqueuses, quand elles présentent un grand volume, et lorsqu'elles distendent tellement la peau qu'elles la font crever, la gangrène et la mort en sont le plus souvent la suite; issue funeste qu'on prévient en excisant de bonne heure ces tumeurs.

Celles sanguines du périoste sont occasionnées par des dégénérescences de cette membrane, qui se change en un tissu spongieux gorgé de sang, d'où suit la carie de l'os qu'on pourrait prévenir si on ne négligeait pas, dans le principe, ces tumeurs, dont souvent on méconnaît la nature. On a dû trouver parmi les manuscrits qu'a laissés *Lassus*, un troisième mémoire sur les tumeurs fongueuses non sanguines, qui sont aussi souvent accompagnées de destruction des os.

Il y a dix-huit cents ans que *Celse* a dit : Toutes les parties de l'art de guérir sont tellement unies et enclavées les unes avec les autres, qu'il est impossible de les détacher et de les isoler, sans déchirer et dépecer l'art lui-même. C'est parce que l'art est indivisible par sa nature, que dans l'enseignement les Ecoles de Médecine réunissent toutes les parties qui dépendent de cette science, même en les enseignant séparément. Quel ensemble imposant ! quel magnifique développement, a dit *Fourcroy*, ne présente pas l'art rendu ainsi à son unité primitive ! C'est dans la vue de maintenir cette unité,

que deux de nos professeurs, qui ont publié des Traités d'opérations chirurgicales, leur ont donné le titre de *médecine-opératoire*, dans l'intention sans doute de faire sentir que l'arbre de la science ne peut donner des fleurs et des fruits, si on en arrache les branches.

Lorsqu'en 1790 *Lassus* a publié sa *Médecine-Opératoire*, 2 volumes in-8.°, il n'a eu en vue que de former un corps de doctrine, un apperçu des connaissances actuelles sur la chirurgie. « Je n'ai pas voulu, dit-il, » rebuter le lecteur par une nourriture trop forte : je lui » en présente une que je crois substantielle, mais très- » légère. Je desire, ajoute-t-il, que comme les ouvrages » sur la même matière, qui ont paru dans le siècle der- » nier, et qui ont eu, pour ainsi dire, une vieillesse » prématurée, signe évident du progrès rapide de la » science, le mien éprouve le même sort. » Si, pour l'obtenir, il suffit d'avoir composé un Traité de chirurgie simple, clair, intelligible, qui présente le tableau exact et précis des connaissances chirurgicales et pratiques, qui dispense sur-tout les élèves de feuilleter les nombreux volumes sur chaque partie de l'art en particulier, la *Médecine-Opératoire* de *Lassus* remplissant ces conditions, il a pu espérer qu'elle aurait le même sort, et que, comme les ouvrages dont il parle, elle passerait à la postérité.

On sait que notre très-respectable et très-estimable doyen, M. *Sabatier*, proclamé deux fois dans cette enceinte, avec l'applaudissement universel, le *Paré* de notre siècle, voulant remplir l'engagement qu'il avait contracté, de publier les cahiers qui ont servi de base à ses leçons sur l'art d'opérer, leçons données à l'ancien Collège de Chirurgie, et depuis dans cette Ecole, on sait, dis-je, que M. *Sabatier* a aussi publié un Traité de *Médecine-Opératoire*, en trois volumes in-8.° Je n'entreprendrai point de faire le parallèle des deux Traités sur la même matière, de *Lassus* et de *Sabatier*. Tous les deux ont leur prix. Celui de *Lassus* est moins étendu :

il a même négligé de traiter de plusieurs opérations qui sont d'un usage plus familier, et que M. *Sabatier* a cru avec raison ne devoir pas être omises. Il y a d'autres opérations dont les deux auteurs se sont abstenus de parler, parce qu'elles appartiennent à des branches de la chirurgie qui sont cultivées à part; et qui, d'après nos usages, paraissent entièrement séparées des autres branches; telles sont les opérations qui concernent les maladies de dents, et celles qui appartiennent à l'art des accouchemens, sur lequel nous avons un ouvrage des plus complets dans celui de notre collègue M. *Baudelorque*.

Il n'est sans doute aucun de nous, aucun de nos élèves, qui ne desire vivement que M. *Sabatier* acquitte le plutôt possible la dette qu'il a contractée avec la patrie, dans sa préface de sa *Médecine-Opératoire*, celle de publier une seconde partie qui doit renfermer la description des opérations qu'on pratique sur les parties dures.

Dans la même place que j'occupe aujourd'hui, dans cette même enceinte, *Lassus*, président de l'Ecole, a ouvert la séance publique du 27 brumaire an 12, par un discours dans lequel il a rendu compte de nos travaux pendant le cours de l'an 11. Ce rapport est simple, mais fidèle : rien n'y est omis de tout ce qui peut intéresser le public et nos élèves. L'auteur s'est attaché surtout à faire voir comment, par nos communications avec eux, par leur association à nos travaux, par la formation des mêmes vœux pour les progrès de l'art, nous paraissons ne composer qu'une seule et même famille.

Il nous reste à parler du dernier ouvrage de *Lassus*, de sa *Pathologie Chirurgicale* qu'il a publiée à deux époques différentes, et en deux volumes in-8.°, qui ont paru le premier en 1805, et le second en 1806. C'est le sommaire de ses leçons dans cet amphithéâtre : il contient les préceptes généraux de la science. Quoiqu'il paraisse, en écrivant, n'avoir eu en vue que l'instruction des élèves, dans la partie qu'il enseignait, on voit cependant, par les détails que contient son ouvrage, qu'il peut

également être utile aux chirurgiens qui vivent loin des lumières et des ressources qu'offrent les grandes villes, qui n'ont ni le loisir, ni les moyens de se procurer de nombreux volumes, et qui peuvent encore moins trouver l'occasion de consulter et de recevoir de vive-voix les conseils des grands maîtres de l'art. Ils s'estimeront heureux de posséder un Traité de pathologie qui réunit aux dogmes d'une saine théorie, les corollaires d'une pratique éprouvée.

Lassus a cru devoir suivre, dans l'énumération des maladies, l'ordre ancien; c'est-à-dire, celui que les *Dionis*, les *Ledran*, les *Petit*, ont adopté, parce que, dit-il, les réformations du langage en médecine ont multiplié les difficultés, sans rendre l'instru tion plus solide; ce sont ses propres termes. Cette critique indirecte des ouvrages de l'art qui ont paru depuis quelques années, serait aisée à réfuter, si c'était ici le lieu, et il ne faudrait pas beaucoup d'efforts pour prouver la proposition contraire, et faire voir que les gens sensés ont raison de croire que la médecine, à l'instar des sciences naturelles, ne peut faire de véritables progrès qu'en perfectionnant son langage et sa méthode : la médecine du dix-huitième siècle doit la plus grande partie de ses succès et de sa gloire à ce talent de co-ordonner, à cet enchaînement judicieux des connaissances théoriques et pratiques. Il faut établir une grande différence entre ces novateurs en médecine, qui n'ont cherché dans leurs écrits systématiques qu'à faire briller leurs inventions, néologiques et obscures pour la plupart, et ces écrivains sages, ces praticiens consommés, ces observateurs exacts, qui ont adopté une classification des maladies, nouvelle à la vérité, mais le fruit de nombres d'années de méditation et d'une longue expérience. Les archives de l'art ne peuvent et ne doivent pas être abrégées.

Ce qu'il y a de nouveau dans la Pathologie de *Lassus*, regarde, 1.° l'anévrisme assez rare appelé variqueux, et

dont il attribue les meilleures descriptions aux Anglais ; 2.° une observation particulière sur une espèce de hernie rare décrite par *Papen*, médecin de Gottingue, sous le nom de *hernie dorsale*, et que depuis on a appelée *istchiatique*.

Lassus a consigné, dans son ouvrage, des opinions qui lui sont propres ; il en est qui ont trait à quelques points obscurs de pathologie, et sur lesquels les avis sont partagés. A cet égard chacun étant le maître de ses explications, c'est aux médecins à les juger. Mais il en est d'autres qui sont absolument contraires aux idées reçues, et qu'on peut combattre victorieusement. Celles-là on peut, on doit même les relever pour l'instruction des élèves, et c'est ce qu'ont fait avec avantage les médecins qui ont analysé l'ouvrage de *Lassus* dans les Journaux de Médecine (1).

Un secrétaire de l'Institut de Bologne, en parlant d'un jeune chirurgien de la plus grande espérance, qui dédia au célèbre chirurgien *Molinelli*, un Recueil d'observations anatomiques, s'exprime sur son talent d'écrire d'une manière qu'il nous sera permis de trouver singulière : *Libellum*, dit-il, *Petro-Paulo Molinelli*, *inscripsit*, *chirurgo clarissimo*, *et quod minùs in chirurgo expectari solet*, ajoute-t-il, *scriptore elegantissimo*. Pourquoi donc s'attendrait-on à trouver moins ce talent dans un chirurgien que dans tous ceux qui cultivent les autres sciences ? La précision, la justesse et l'élégance du style, sont-elles donc des ornemens étrangers à notre art ? Si cela était, *Lassus* mériterait de grands reproches, car c'est par là sur-tout que brillent

---

(1) *Voyez* le Journal de M. *Leroux*, tome 11, p. 638 et suiv. ; et celui de M. *Sedillot*, novembre 1805, p. 109 ; et août 1806, pag. 447. La vérité nous oblige de déclarer que la critique du dernier, quoique juste dans certains points, est un peu trop sévère.

ses écrits. Nous croyons fermement, et peut-être sera-t-on de notre avis, que l'élégante précision du style a au moins autant contribué à la conservation des ouvrages d'*Hippocrate*, que la solidité de sa doctrine. Ils ont tous résisté à l'outrage des temps, tandis que les fameux livres de physique, composés par *Démocrite*, son contemporain, sont perdus. J'en dirai autant des écrits de *Celse* : ils sont parvenus jusqu'à nous; ils sont mêmes lus avec admiration, peut-être moins pour le besoin qu'on en a, que pour la beauté du style et le choix des expressions. Le talent de bien écrire, c'est-à-dire, d'écrire correctement, et avec précision et clarté, en traitant des objets de science, est donc nécessaire à ceux qui veulent être les fidèles interprètes des opérations quelconques de la nature, et décrire convenablement les fonctions du corps et ses dérangemens. *Lassus* doit donc être loué pour avoir adopté le style convenable aux objets qu'il a traités.

S'il nous était permis d'entrer ici dans quelques détails, nous nous étayerons de l'autorité du *Pline* Français, qui a dit (1) que les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité; que la multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garans de l'immortalité, si les ouvrages qui les contiennent sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie. *Ces choses*, dit-il, *sont hors de l'homme; le style est l'homme même.*

Voilà quels ont été les fonctions et les travaux qui ont partagé la vie de *Lassus*; on voit qu'elle a été bien remplie. Ses deux places principales, celle de professeur dans cette Ecole, et celle de membre de l'Institut, ont été données, la première à M. *Richerand* (2), et la

(1) Discours prononcé à l'Académie Française, lors de sa réception, le 25 août 1753.

(2) Le 23 juin de cette année, M. *Richerand* a été so-

deuxième à M. *Percy*, notre collègue. Disons, un mot des qualités morales et des vertus de *Lassus*, qui l'ont également fait distinguer dans l'ordre social. Toutes les grandes qualités sont insuffisantes, sans celle qui donne la vie à toutes les autres, sans le caractère par lequel nous entendons cette puissance de l'ame, cette force inconnue qui semble, par une flamme invisible, donner le mouvement à la volonté, et la volonté à la pensée. Différent de l'esprit qui s'accroît par l'instruction, et qui s'enrichit par les idées des autres, le caractère ne doit son empire qu'à la nature; c'est de lui que dépendent l'énergie, l'activité des vertus civiles. Celui de *Lassus* fut toujours ferme, égal, franc, et même, dans certaines occasions, un peu brusque. Il disait cela est faux, comme un autre, moins véridique, aurait dit : cela est difficile a croire.

Une des plus grandes vertus, après la probité, c'est le désintéressement : celui de *Lassus* était sans égal ; j'en ai eu nombre de preuves dans mes liaisons particulières avec lui : je l'ai vu sacrifier les produits légitimes d'une place lucrative, dans la seule crainte qu'on le soupçonnât d'avoir consulté plutôt ses intérêts, que ceux de l'art qu'il exerçait.

Il a vécu dans le célibat, et a refusé plusieurs partis avantageux qu'on lui proposa. Fût-ce de sa part la crainte d'un marché si hasardeux ? Fût-ce parce qu'après avoir réfléchi long-temps sur cet engagement, il trouva

---

lemnellement installé dans la place de professeur ; et c'est la première installation qui ait eu lieu dans notre Ecole. J'ai été chargé, en ma qualité de président, d'adresser un discours au récipiendaire, qui y a répondu, et qui est ensuite entré dans quelques détails sur les prolégomènes de la pathologie. Ces deux discours sont insérés dans le Bulletin de l'Ecole, N.° 7 ; et Journal de MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*, 1807, tome 14, page 81.

ensuite qu'il était trop tard pour le contracter? Quoi qu'il en soit, il révérait les femmes, et portait dans leur société ce ton d'esprit agréable et dégagé qui leur plaît par dessus tout, et qui, en leur donnant lieu de développer toutes leurs graces, achève leur triomphe sur nous.

Vous ne regarderez pas sans doute, Messieurs, l'éloge historique que je viens de prononcer, comme un simple tribut payé à la coutume ou à la convenance. La vérité et l'impartialité en ont été la base, et c'est ainsi qu'on doit louer les morts, lorsqu'ils ont bien mérité de la patrie. Puisse ce caractère de l'éloge être pour nous-mêmes, au terme de notre carrière, celui qui nous distingue! Qu'il soit pour notre mémoire, quand nous descendrons dans la tombe, ce qu'étaient aux morts, dans l'antique Egypte, les assises redoutées de Memphis!

FIN.